

Préhistoire et protohistoire du Bas-Congo Belge, une esquisse

PAR

GEORGES MORTELMANS

Professeur à l'Université libre de Bruxelles
Membre de l'Académie Royale des Sciences Coloniales

INTRODUCTION

Au cours de notre carrière de géologue colonial d'abord, à diverses occasions depuis, nous avons eu l'occasion de parcourir le Bas-Congo belge et d'y recueillir «in situ» d'importants ensembles archéologiques, tant préhistoriques que protohistoriques.

Le plus récente de nos missions a eu lieu en 1957, dans le cadre de la préparation du Quatrième Congrès Pan-Africain de Préhistoire (Léopoldville, 1959). Au cours de cette mission, où nous étions accompagné par notre Assistant à l'Université, M. Roger Monteyne, nous avons pu apporter d'utiles précisions quant à l'âge et à la distribution des cultures préhistoriques de ces régions. Nous avons eu la chance aussi, guidés par des spéléologues et des missionnaires, de relever des restes nombreux de la période protohistorique contemporaine de l'Ancien Royaume du Congo. Parmi ces restes, les plus significatifs sont des peintures et des gravures rupestres qui témoignent, par certains de leurs thèmes, de l'importance de la première civilisation et christianisation de ces régions par les missionnaires, les colons et les négociants portugais des XV^e et XVI^e siècles. Aussi est-ce pour nous un plaisir tout particulier que de pouvoir présenter aujourd'hui en hommage à un grand Portugais, notre très distingué et très éminent Collègue, le Professeur MENDES CORRÊA, l'essentiel de nos découvertes en ces domaines.

1. — LA PREHISTOIRE DU BAS-CONGO

Nos recherches nous ont montré que la Préhistoire du Bas-Congo, — et il en est sans doute de même des régions proches de l'Angola, — ne débutait pas avant le Sangoen. Nulle part nous n'avons trouvé la moindre trace des cultures à galets taillés pré-abbeyliennes (Pebble Culture) pas plus que de celles à coups-de-poing et hachereaux du Chelléo-Acheuléen, si bien représentées par ailleurs dans le haut bassin du Kasai, tant en Angola qu'au Congo belge. Pourquoi cette énorme lacune? C'est, pensons-nous, à la paléoclimatologie et à la paléoécologie qu'il faut faire appel pour l'expliquer. On sait que, lorsqu'on examine à l'échelle de l'Afrique sud-saharienne la distribution des stades successifs des cultures préhistoriques, on constate une étroite et remarquable liaison entre celles-ci et les pulsations climatiques. Pendant les périodes pluviales, c'est dans les régions actuellement arides, voire désertiques, que se rencontrent avec la plus grande abondance les témoignages de l'activité humaine; ceux-ci sont, au contraire, rares ou totalement absents dans les aires forestières. Par contre, pendant les périodes arides interpluviales, l'humanité primitive, chassée d'aires en voie de désertification, suit le recul du front forestier et vient occuper des régions précédemment couvertes par la forêt.

Partout au Bas-Congo, le Sangoen se rencontre sur une ancienne surface topographique enfouie à laquelle il permet d'attribuer un âge fin-pléistocène moyen. Cette «old land surface» recoupe, ou se superpose à des latosols rouges, souvent épais de plusieurs mètres, qui passent vers le bas à la roche-mère plus ou moins altérée.

L'origine forestière de ces paléosols ne saurait faire de doute.

On est donc amené à considérer que les conditions climatiques étaient telles, au Bas-Congo, pendant le Pléistocène inférieur et moyen, qu'un intense développement forestier en interdisait l'accès aux humanités primitives, australopithèques puis pithécantropes. Il en résulte qu'il faut abandonner l'espoir de trouver dans ces régions des témoins, tant physiques que culturels, de ces stades évolutifs. C'est à des régions plus méridionales qu'il faudra s'adresser dans ce but, notamment à l'Angola qui pourra apporter une documentation précieuse.

A — *Le Sangoen*

Le Sangoen du Bas-Congo est assez peu abondant; ce n'est guère qu'au Stanley-Pool et au Nord de Boma qu'il est bien représenté. Celui du Stanley-Pool, que nous avons eu l'occasion d'étudier dans les belles collections recueillies par le R. F. VAN MOORSEL, est fait sur «grès polymorphe». L'outillage comporte un petit nombre d'éléments de tradition acheuléenne, coups-de-poings variés et hachereaux, qu'on ne peut distinguer de ceux rencontrés dans l'Acheuléen évolué du Kasai ou du Katanga. Les éléments proprement sangoens consistent en pics de grande taille, généralement unifaces, parfois à double pointe, en grands pics-rabots, rabots et pics-planes. Il s'y ajoute des ciseaux et des gouges épais, des ciseaux foliacés passant à des bifaces elliptiques minces, enfin de rares ciseaux unifaces à large tranchant droit. On rencontre encore de grands racloirs, des «chopping tools» et de très rares bolas. Les armes sont, dans certains assemblages, représentées par des pics-poignards de grande taille, des poignards vrais, inférieurs à 25 cm et des feuilles et pointes foliacées épaisses, longues de 25 cm environ. Le débitage est clactonoïde et levalloisien de grande taille, avec un débitage laminaire lourd. La taille secondaire s'opère par percussion, souvent remontante; elle conduit parfois à une denticulation grossière et accidentelle.

Le Sangoen du Bas-Fleuve, beaucoup plus fruste, est façonné sur quartz de filon. Il ne comprend guère dans nos récoltes que de lourds pics épais, parfois allongés, des bifaces piriformes courts, des hachereaux sur éclats et des pics et gouges assez mal venus.

B — *Le Lupembien et ses subdivisions.*

Le Sangoen, et l'ancienne surface topographique qui le porte, sont partout enfouis sous des limons clairs étroitement liés, génétiquement, à leur substrat altéré. Vers la base de ces limons se rencontre, parfois en réelle abondance, un second stade de l'évolution des cultures préhistoriques du Bas-Congo, le Lupembien Ancien I, ou Lupembien I à percussion. Ce stade équivaut au Kalinien de J. COLETTE et au Djokocien de l'Abbé BREUIL.

Les éléments de tradition acheuléenne, coups-de-poing et hachereaux, y sont devenus très rares et souvent même absents. Par contre, un nouveau type de tranchet, à tranchant oblique, fait son apparition.

Les éléments de type sangoen, pics unifaces, pics-rabots et rabots, existent encore, mais avec des dimensions réduites, ne dépassant guère 15 cm. Le petit pic «kalinien» apparaît. Les ciseaux et les gouges sont communs, avec deux maxima de longueur voisins de 8 et de 15 cm. Le ciseau uniface à tranchant droit, devenu relativement abondant, est parfois d'un fort bel achèvement technique (Stanley-Pool). Les raclours, réduits de taille, sont peu abondants. On rencontre encore de rares grattoirs-raclours sur lame.

Les armes offrent une plus grande variété que précédemment: poignards ne dépassant pas 20 cm, dards longs d'une dizaine de cm, feuilles et pointes foliacées épaisses ou minces, de dimension moyenne à petite.

Au point de vue technologique, le débitage est levalloisien et épilvalloisien; les lames atteignent une quinzaine de cm. La taille secondaire et la retouche se font uniquement par percussion, avec parfois l'amorce d'une denticulation grossière.

Dans l'intérieur du pays, ce stade initial est le seul qui se rencontre. Il en faut chercher la cause, pensons-nous, dans le fait que les limons ont entièrement noyé la topographie existante, cachant les sources de matière première utilisées par les gens du Lupembien ancien. Quant à son âge, on peut rapprocher les limons du Bas-Congo des limons ocres («Redistributed Kalahari Sands») du Kasai et du Nord-Est de l'Angola. Si cette assimilation est correcte, le Lupembien ancien I viendrait se placer au début de la grande dessiccation fin-kanjérienne par laquelle s'achève le Pléistocène moyen de l'Afrique centrale et orientale.

Dans la plaine de Léopoldville par contre s'observent plusieurs stades évolutifs de ces cultures forestières, stratigraphiquement liés à l'histoire des creusements et remblayments successifs d'anciens bras du fleuve entourant des îles de «grès polymorphe» et de «grès de l'Inkisi». La mise en parallèle des données géologiques que nous avons relevées en 1955 et des remarquables collections récoltées en stratigraphie par le R. F. VAN MOORSEL, nous a permis d'isoler ces stades et d'en établir les caractéristiques technologiques et typologiques. Nous les résumerons ci-après.

Le Lupembien Ancien II, ou Lupembien II à percussion, se rencontre dans les sables des chenaux. L'outillage ne diffère guère de celui du stade précédent que par l'apparition de beaux ciseaux foliacés, de bifaces elliptiques minces, de ciseaux foliacés passant à la hachette, de la limace uniface et enfin de la lame à dos abattu, tous éléments qui s'ajoutent à ceux rencontrés précédemment.

Les armes comportent de beaux poignards, compris entre 30 et 15 cm, des dards longs d'une dizaine de cm, des feuilles et des pointes foliacées minces plus petites.

La technologie reste celle du premier stade.

Au sommet des «argiles panachées» qui colmatent certains lits abandonnés, se rencontre le Lupembien Évolué III, ou Lupembien III à pression. Ce stade correspond au Djokocien de J. COLETTE, ou encore au Lupembien de l'Abbé BREUIL. Il correspond, dans ces régions, à l'apogée de la taille de la pierre. Aux petits tranchets à tranchant obliques s'en ajoutent d'autres à tranchant droit. Les pics «kaliniens» persistent, atteignant 16 cm. Nombreux sont les ciseaux et gouges «kaliniens», unifaces ou bifaces, compris entre 8 et 12 cm. On rencontre encore des ciseaux foliacés variés, de très belles hachettes, des bifaces elliptiques minces, des ciseaux à bord droit, d'une remarquable régularité, enfin de belles lames à dos abattu.

Les armes sont représentées par de magnifiques poignards, admirablement façonnés et retouchés par pression; leurs dimensions, très variées, vont de 14 à 42 cm. On retrouve les petits dards, à présent retouchés par pression, aux bords parfois finement denticulés par le même procédé. D'admirables feuilles et pointes foliacées se rencontrent aussi; elles sont épaisses ou minces, de dimensions comprises entre 9 et 17 cm; certaines ont leurs bords soigneusement denticulés; d'autres offrent l'amorce d'un pédoncule. Enfin apparaissent des pointes de flèches bien définies, foliacées ou losangiques, pédonculées ou non, souvent denticulées.

Au point de vue technologique, le débitage est essentiellement épilevalloisien, ovale, rectangulaire et triangulaire. Il se rencontre de nombreuses lames, moyennes à petites, souvent utilisées. La taille se fait par percussion, la retouche par percussion et pression.

Ce stade correspond encore à l'apogée de la denticulation ainsi qu'à l'abondance, toute relative d'ailleurs, du pédoncule.

Un stade encore plus évolué du Lupembien, le Lupembien Évolué IV, se rencontre dans les sables kaolineux qui surmontent, dans certains chenaux, les argiles panachées. Il se voit encore en bordure des rivières qui traversent la plaine et se jettent dans le Stanley-Pool. Ce stade est analogue au précédent, mais trop peu abondant encore dans les collections pour qu'on puisse le définir complètement. Sa caractéristique principale semble être l'abondance des petits dards denticulés.

C — *Le Lupembo-Tshitolien*

Dans les limons qui surmontent localement les «argiles panachées» ainsi que sur les graviers des îles du fleuve, se rencontre un nouveau stade de l'évolution des cultures forestières centre-africaines. Il établit une véritable transition entre le Lupembien évolué et le Tshitolien, aussi l'avons-nous dénommé Lupembo-Tshitolien.

On y trouve toujours les petits tranchets à tranchant droit ou oblique, mais il s'y ajoute à présent le micro-tranchet à retouche abrupte de type mésolithique; certains de ces micro-tranchets s'abaissent à la dimension de pointes de flèches à tranchant transversal.

Les outils forestiers ne comportent plus de pics, mais encore de petits rabots, des ciseaux et gouges «kaliniens», unifaciaux ou bifaciaux, longs de 8 à 12 cm, de très rares ciseaux à bord droit et de très rares limaces; on rencontre encore des bifaces elliptiques minces, mais de dimensions réduites. Un autre instrument qui semble avoir totalement disparu est la lame à dos abattu.

Parmi les armes, le poignard a disparu; les petits dards persistent, de même que les pointes foliacées minces, de dimensions moyennes à petites, retouchées par pression. Les pointes de flèche sont bien définies et très variées, quoique de formes moins régulières que dans le Lupembien évolué: pointes foliacées, losangiques, en petits dards, à ailerons, etc. Les pédoncules et la denticulation sont devenus rares.

Sur le plan technologique, on rencontre toujours le débitage épivalloisien, diminutif, souvent triangulaire. Il s'y ajoute un débitage laminaire, inférieur à 15 cm. Les retouches par percussion et par pression persistent, accompagnées à présent de la retouche abrupte mésolithique.

D — *Le Tshitolien*

Les stades Lupembien ancien II, Lupembien évolué III et IV, Lupembo-Tshitolien ne sont connus jusqu'ici qu'au Stanley-Pool et, peut-être aussi, dans de rares stations situées plus à l'aval sur le fleuve, notamment dans la région du confluent du Kwilu. À l'intérieur du pays, ces stades font défaut, lacune que nous avons attribuée à l'enfouissement des sources de matière première sous le manteau des limons clairs, puis au développement sur ceux-ci d'une légère couverture forestière (sols peu évolués).

À une époque que l'on peut situer à la fin du Pléistocène supérieur, une nouvelle dessiccation climatique paraît avoir permis le recul, sinon

la destruction de ce couvert forestier. Il en est résulté la formation d'une seconde surface topographique ultérieurement enfouie sous un nouveau et mince manteau de limons récents. Cette «old land surface» porte un stade ultime des cultures forestières, le Tshitolien. Celui-ci se rencontre au Stanley-Pool, dans des conditions stratigraphiques analogues, recouvert d'une nappe sableuse de quelque 60 cm d'épaisseur, au sein de laquelle se développent des sols humifères.

Ce Tshitolien présente des variations locales dont l'analyse statistique reste à faire. En moyenne, on peut le caractériser par les types d'outils suivants, dont tous ne sont pas nécessairement présents dans les récoltes; persistance des petits tranchets lupembiens et du micro-tranchet, toujours rare; persistance de petits ciseaux et gouges bifaces longs de quelques cm; persistance, au moins locale, de petites bifaces elliptiques minces; utilisation directe ou avec un minimum de retouche de petites lames et éclats; rares microlithes géométriques, croissants et trapèzes. Quant aux armes, elles se réduisent à des rares petits dards et à des pointes de flèche relativement nombreuses, plus petites que précédemment, foliacées, losangiques, en dards, rarement à ailerons; le pédoncule et la denticulation sont devenus rares. Au point de vue technologique, c'est toujours le débitage épilevalloisien diminutif qui prédomine, avec ses diverses variétés de nuclei: circulaires à éclats, triangulaires à éclats pointus, rectangulaires à petites lames. Celles-ci ne sont souvent que peu ou pas levalloisiennes. Nombre de ces nuclei ont eu une utilisation secondaire. Les retouches par percussion et par pression persistent toujours, tandis que la retouche abrupte, mésolithique, est modérément utilisée. Il convient encore de noter que les Tshitoliens abandonnent le «grès polymorphe» pour s'adresser à des roches plus fines: calcaires silicifiés, calcédoine et quartz.

E — *Le Néolithique*

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte par l'inventaire sommaire que nous venons d'en donner, les cultures préhistoriques du Bas-Congo forment, du Sangoen au Tshitolien, les étapes successives d'un même grand complexe culturel de type forestier. Le Néolithique par contre y revêt un caractère intrusif, sans liaison aucune avec ce qui l'a précédé. Jusqu'il y a peu on ne le connaissait guère que par des trouvailles isolées de haches grossièrement taillées, à tranchant meulé ou poli, souvent façonnés dans des roches basiques de la région d'Isanghila; ces haches étaient trouvées à faible profondeur, dans les sols humifères, ou encore

mélangées à des cultures plus anciennes sur les surfaces récentes de ravinement. Au cours de notre mission de 1957 nous avons eu la chance de trouver à Kongo dia Vanga, village situé dans les Monts de Cristal, non loin de la frontière angolaise, une petite station qui, sur quelques centaines de mètres carrés, nous a fourni une quinzaine de haches, pour la plupart ébréchées ou brisées par l'usage, une large hache à caractère de houe, un petit ciseau en schiste poli, un fragment de pilon, etc.... À ces éléments polis s'ajoutaient de nombreux quartz taillés atypiques et aussi quelques tessons d'une céramique très grossière, fortement corrodée, appartenant à un vase à fond plat. Sans pouvoir affirmer l'appartenance de cette céramique au complexe néolithique, puisqu'il s'agit d'une station de surface, elle nous paraît probable, ces tessons différant considérablement de la céramique bantoue ancienne. Comme autres éléments néolithiques trouvés au Bas-Congo, il convient de citer une boule de pierre perforée et de très rares et souvent minuscules hachettes épaisses partiellement polies, faites à partir de petits bifaces en «grès polymorphe», ramassés sur des sites lupembien ou tshitoliens.

La plupart des trouvailles de haches isolées s'est faite en des lieux convenant à l'établissement de petits champs, aussi pensons-nous que la majeure partie de ces instruments devait être utilisée comme houes plutôt que comme haches.

Dans l'ensemble, ce Néolithique a une saveur nettement soudanaise. J. COLETTE l'a qualifié de Léopoldien.

RÉSUMÉ

En résumé, on peut figurer comme suit la distribution des cultures préhistoriques bas-congolaises dans les deux grandes régions du Stanley-Pool et du Bas-Congo interne:

<i>Bas-Congo interne</i>	<i>Stanley-Pool</i>
Age du fer bantou	Age du fer bantou
Néolithique	Éléments néolithiques
Tshitolien	Tshitolien
old land surface	
—	Lupembo-Tshitolien
—	Lupembien évolué IV
—	Lupembien évolué III
—	Lupembien ancien II
Lupembien ancien I	Lupembien ancien I
Sangoen	Sangoen
old land surface	
Paléosols rouges d'âge pléistocène moyen	

2. — LA PROTOHISTOIRE DU BAS-CONGO

On ignore totalement à quel moment les peuples bantous ont remplacé les Néolithiques au Bas-Congo. Leur histoire est certainement complexe, faite d'invasions et de migrations dont les dernières seules sont rapportées par la tradition.

On sait comment DIOGO CÃO, hardi capitaine portugais, découvre en 1483 l'estuaire du Congo, fleuve qu'en raison de sa puissance il nomme «Rio poderoso», et comment, ayant jeté l'ancre à Pinda, au fond de la première crique de la rive gauche, il entre en contact avec des populations aimables et policées dont l'accueil contraste singulièrement avec celui des rudes noirs guinéens rencontrés au cours de ses navigations antérieures. Il apprend d'elles qu'elles font partie d'un vaste royaume, le Royaume de Congo sur lequel règne un chef puissant, le Mani Congo Nzinga a Nkuwu. Sa capitale Mbanza Congo se trouve assez loin à l'intérieur du pays.

Notre intention n'est pas de retracer de façon détaillée ce qu'on sait de l'histoire de la pénétration du Royaume de Congo par la colonisation portugaise, tant laïque que religieuse. Il nous suffira, pour créer le cadre historique où viennent de situer nos récents découvertes, de rappeler que c'est le 3 mai 1491 que le roi de Congo reçoit le baptême, devenant ainsi Don João I, premier roi chrétien de Congo. En même temps, sa capitale prend le nom de San Salvador. Peu après, soutenu par Nzinga Mpangu, un des candidats à sa succession, le vieux roi retourne au paganisme et bannit son successeur présomptif Nzinga Mbemba; celui-ci retourne dans sa province de Nsundi, entièrement située dans ce qui deviendra le Bas-Congo belge.

Mieux connu sous son nom de baptême Don Afonso, il devient bientôt le champion du christianisme dans tout le royaume. Avec l'aide des missionnaires chassés de San Salvador il propage la foi chrétienne dans tout le Nsundi. En 1505 il devient le grand roi Don Afonso I dont le souci constant sera de développer l'évangélisation de son royaume tout en assurant l'instruction de ses enfants et de ses notables. En 1518, il a la joie de voir son fils Don Henrique, qui avait poursuivi ses études au Portugal, être consacré Évêque d'Útique, premier évêque noir d'Afrique, plus de quatre cents ans avant Mgr. Bigiruwami. Jusqu'à sa mort survenue en 1541, Afonso s'attache, en plus de son œuvre

d'évangélisation, à défendre l'indépendance de son royaume contre son annexion à la couronne de Portugal. En même temps il mène une lutte incessante contre les trafiquants d'esclaves. Il cherche aussi à introduire dans son royaume des habitudes de vie européenne et à lui donner au moins un vernis de civilisation. La personnalité du grand roi Afonso I, qui créa le premier royaume chrétien en Afrique noire, déborde largement les limites de celui-ci. De nos jours encore son souvenir est resté vivace parmi les populations indigènes du Bas-Congo.

On sait combien éphémère fut son œuvre, tant politique que religieuse. L'influence chrétienne s'estompa rapidement pour s'effacer complètement à la fin du XVII^{ème} siècle.

*
* *

Cette brillante période des civilisations noires bas-congolaises nous est surtout connue par les archives royales et missionnaires, ainsi que par la tradition orale autochtone. En dehors de ces sources, on en connaît encore au Bas-Congo belge et dans le nord de l'Angola des vestiges divers.

Les uns sont d'origine européenne, comme certains crucifix et médailles religieuses; d'autres résultent d'une assimilation des éléments européens par les autochtones, comme les églises et églises-cimetières des provinces de Nsundi et de Mbata, comme aussi des panneaux de portes sculptés provenant de la région de Kimpangu où apparaissent des cavaliers et soldats portugais. Une plus profonde assimilation des thèmes chrétiens par les Bakongo se retrouve dans les fameux christes négroïdes en laiton, dérivés de modèles européens des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, ainsi que dans certains thèmes de la sculpture indigène, tels les célèbres maternités du Mayumbe.

Au cours de notre mission de 1957, nous avons eu la chance de découvrir d'autres témoignages datant de l'époque de cette première christianisation. Les uns se rapportent aux cultures matérielles, les autres à un art rupestre quasi inconnu encore.

Parmi les éléments matériels recueillis figure la céramique, rencontrée tant en grottes qu'en sites de plein air. Son étude est à peine amorcée, mais il ne fait pas de doute qu'elle pourra apporter de pré-

cieuses données sur les déplacements récents de populations. A la grotte Dimba par exemple, au Sud de Thysville, il n'existe pas moins de six ou sept types successifs de céramique, différant par la pâte, le dégraissant, la cuisson, la forme et l'ornementation; la séquence que nous avons pu y établir repose sur l'importance de l'encroûtement calcaire qui s'y est formé. Certains de ces types ont été retrouvés dans des sites de plein air à proximité immédiate de peintures rupestres datant de l'Ancien Royaume du Congo. L'étude du dégraissant est fort utile; parmi les poteries rencontrées dans la région schisto-calcaire, il en est un groupe qui se caractérise par une pâte riche en paillettes de séricite et un dégraissant fait de minuscules esquilles de schistes micacés: il est manifeste que cette céramique vient de l'Ouest, de la région métamorphique des Monts de Cristal, témoignant ainsi de déplacements de population.

Plus importantes encore sont les peintures et les gravures rupestres dont nous allons parler à présent.

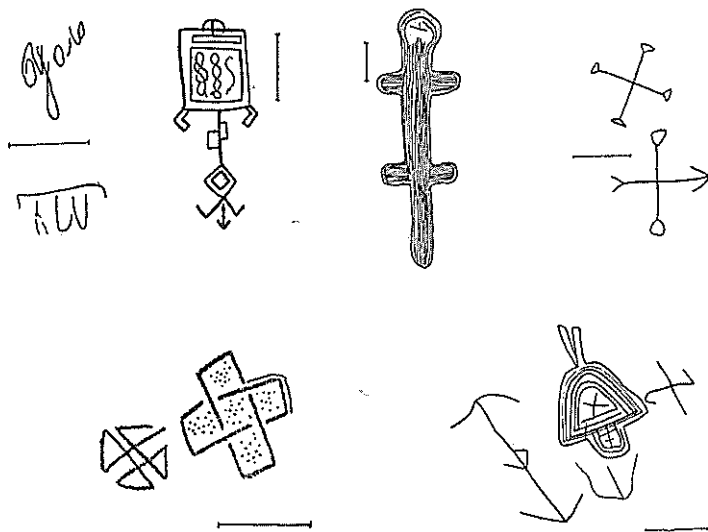
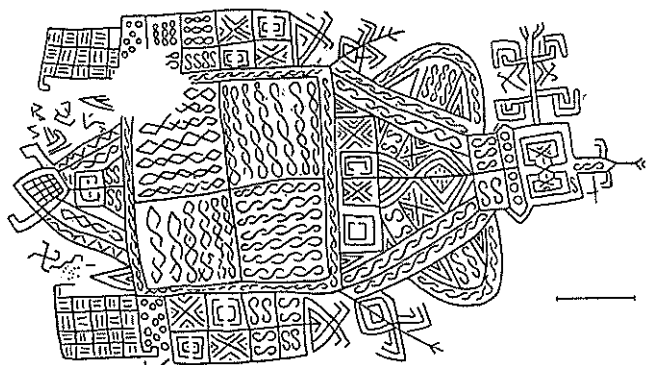
L'aire couverte par les gravures rupestres est certainement très vaste et doit courir de la frontière de l'Angola à celle de l'Afrique équatoriale française. Nous avons en effet trouvé une roche gravée non loin de Tshela, en plein Mayumbe. Mais c'est au Sud du fleuve, région plus ouverte à la circulation, que nous avons pu, grâce aux Missionnaires, en étudier de vastes ensembles. Ceux-ci sont le plus souvent constitués de dos rocheux, peu élevés sur le niveau de la brousse environnante, qui peuvent porter des dizaines, voire des centaines de dessins. Le groupe le plus important se place entre le Congo et le Kwilu et à cheval sur le fleuve, dans une région où s'élevaient de grands villages encore visités vers 1650 par JÉROME DE MONTESSARCHIO. Ce groupe comprend jusqu'ici cinq ensembles différents, dont une grotte le long du fleuve. L'essentiel des gravures est typiquement bantou: quadrillages, zigzags, entrelacs, croix batshokes, croix gammées, grand dessin schématique de tortue (?), figurations animales et humaines schématiques, etc... Rien a priori ne permettait de juger de l'âge de ces dessins, sinon qu'ils étaient indiscutablement bantous, jusqu'au moment où nous avons trouvé parmi eux, au site de Mazinga Wapi, des représentations simplifiées de la croix des Chevaliers de l'Ordre du Christ, ou Croix du Navigateur. Plus significative encore fut la trouvaille faite sur les roches Mbenza, non loin de Biongo, où, au voisinage d'un étonnant graphisme bantou (tortue mythique?), nous eumes la surprise de voir apparaître dans nos décalques une mauvaise graphie du symbole chrétien ω accompagnée de l'inscription AFONS., dont le O final s'était effacé au cours des temps. Aucune différence de technique ni de patine

n'apparaissant entre les graphismes bantous et les thèmes chrétiens, on est en droit d'admettre leur contemporanéité au moins approchée. D'autres roches gravées existent plus au Sud, atteignant la région des Rochers de Lovo, toute proche de la frontière angolaise. Ici, le dessin le plus significatif se trouve dans la grotte Ntadi Ntadi; il combine raclage, gravure et peinture. Une large écaille rocheuse s'étant détachée de la paroi, la surface claire ainsi formée a été égalisée par raclage puis peinte uniformément en jaune clair. Sur ce fond ont été raclés ou incisés toute une série de dessins parmi lesquels se rencontrent deux écus de noblesse, une figuration humaine schématique et une sorte de roue composite, aux rayons sigmoïdes. Ces dessins ont alors été peints en noir et localement soulignés d'ocre rouge.

Les peintures rupestres sont toutes situées dans des grottes ou abris sous roche, secs ou très modérément humides. Le site le plus septentrional est celui de Mbanza Nsanda, proche du fleuve, au Sud de Luozi; d'autres sont connus dans la région de Thysville, dans celle de Moerbeke, dans les Rochers de Lovo et aux environs de Kimpese. Peintures et gravures rupestres apparaissent comme deux formes d'un même complexe artistique, bien que les objets peints, plus variés, offrent souvent un aspect plus naturaliste que les gravures. A la grotte Mbafu par exemple, des figurations humaines schématiques, identiques dans leur forme à des gravures sur rochers, ont été incisées avant d'être peintes. Les peintures sont généralement noires, d'un noir qui a pu s'atténuer en gris de tonalité variable, affaiblissement grâce auquel peuvent s'établir des séquences artistiques. Plus rarement ont été employés l'ocre jaune, l'ocre brun et l'ocre rouge. Les grottes et abris des Rochers de Lovo montrent des milliers de dessins où peut s'établir la séquence ci-après:

- a) graphismes linéaires non figuratifs, en noir très éteint;
- b) dessins souvent naturalistes, en noir modérément éteint;
- c) dessins maladroitement naturalistes, imitant souvent les précédents, en noir franc;
- d) graphismes et inscriptions récents, généralement exécutés avec du charbon de bois.

C'est la seconde série qui est la plus intéressante et la plus significative. A côté de signes déjà relevés parmi les gravures rupestres, comme des croix batshokes et des figurations humaines schématiques, se rencontrent de nombreux animaux, parfois composites et mythiques, des figurations de tissage-monnaies, etc., tous éléments purement bantous. Il s'y ajoute des thèmes d'origine chrétienne ou simplement européenne: boucliers et blasons, croix des chevaliers de l'Ordre du Christ...



Gravures rupestres de la région comprise entre la rive droite du Kwilu et le fleuve Congo.

En haut: grande figuration incisée d'un animal mythique (tortue?); roches gravées Mbenza près de Biongo.

Au milieu, successivement de gauche à droite:

a) Inscriptions incisées: AFONS. et ω ; même site.

b) Dessin zigzagué: «porte-enseigne»?; même site.

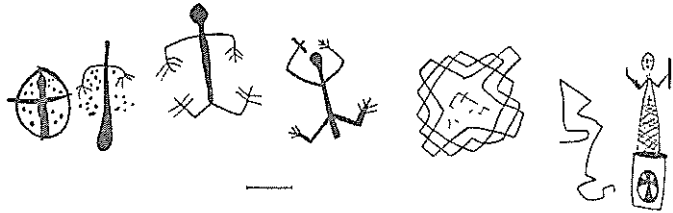
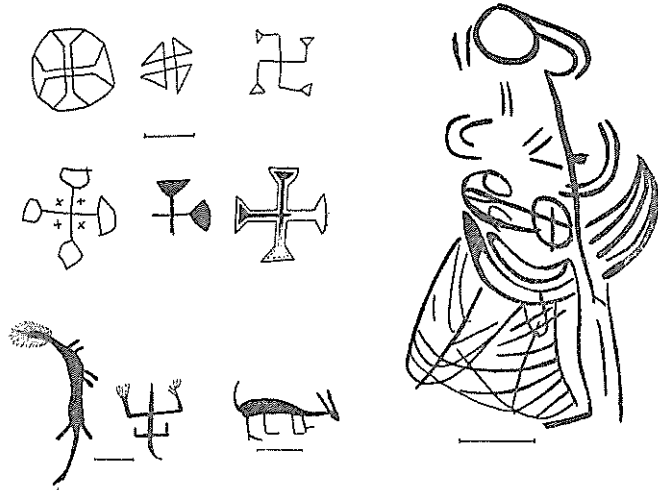
c) Reptile incisé et ponctué; roches gravées Mazinga Wapi.

d) Croix des Chevaliers de l'Ordre du Christ et croix fléchée; même site.

En bas à gauche: Croix «batshoke» et croix carrée; grotte Mbevo.

En bas à droite: Dessins divers parmi lesquels une ou deux figurations humaines schématiques et une représentation de «hutte-chapelle» (?).

Pour tous ces dessins l'échelle est donnée par un trait représentant 10 cm,



Peintures rupestres de la région comprise entre le fleuve Congo, le Kwilu, le massif du Bangu, les crêtes de Thysville et la frontière de l'Angola.

Tout en haut à gauche: Croix des Chevaliers de l'Ordre du Christ croix «batshoke» et croix gammée; grotte de Mongo.

En haut à gauche: série de croix des Chevaliers de l'Ordre du Christ; la première appartient au groupe III, dégénéré, les deux autres au groupe II, contemporain de l'apogée de la christianisation; le troisième est entouré d'un liseré ocre jaune. Grotte de Ntadi Ntadi.

Au milieu à gauche: dessins animaux de l'abri Ntadi Ndeko; à gauche, animal mythique du groupe II (la tête est en bas), ensuite reptile et antilope du groupe III.

En haut à droite: «La Mère à l'Enfant» (?), grande figuration humaine de la grotte de Mbanza Nsanda.

En bas, portion de gauche de la grande scène religieuse de la grotte Mbafu, interprétée comme représentant l'histoire de DON HENRIQUE, fils du Roi de Congo AFONSO I. consacré Evêque d'Utique en 1518.

Tous ces dessins sont peints en noir. Le trait horizontal qui leur est associé représente chaque fois une longueur de 10 cm.

Les dessins de la série suivante ne sont souvent que de mauvaises imitations des précédents, réalisés après, et peut-être même longtemps après ceux-ci, alors que toute influence portugaise directe avait peut-être cessé. On signalera pourtant une mauvaise représentation de cheval attelé à un chariot. Quant aux figurations les plus récentes, certaines sont actuelles, comportant entre autres des inscriptions en Kikongo.

Revenant aux peintures du groupe principal, il convient de s'arrêter un peu plus longuement à deux sites, ceux de Mbanza Nsanda et de Mbafu. Les quelques dessins rencontrés dans la première de ces grottes témoignent d'un niveau artistique très supérieur à celui rencontré ailleurs; le plus remarquable est une grande figure humaine semi-schématique isolée dans une alcôve à quatre mètres de hauteur: d'une interprétation assez discutable, ce dessin pourrait représenter une «Vierge à l'Enfant» dont le style n'est pas sans rappeler les plus belles simplifications d'un Matisse.

L'autre grotte, celle de Mbafu près de Kimpese, offre des peintures dont les thèmes sont étroitement liés à l'histoire même de la christianisation ancienne de ces régions. On y voit des écus ou des blasons, des bannières, des anges et des diables, un personnage en majesté dominant le globe terrestre et surtout une scène complexe, longue de près de trois mètres, débutant et se terminant par une médaille religieuse. Dans sa partie la plus figurative, celle de gauche, ce panneau montre d'abord une médaille avec le Christ en croix, puis ce même Christ détaché de sa croix et semblant flotter dans les airs; ensuite apparaît une forme humaine schématique recevant, semble-t-il, l'inspiration du Christ; un peu plus loin l'homme reparait, transformé en un prédicateur brandissant le crucifix; enfin, après deux graphismes d'interprétation moins évidente, une sorte de croix courte et une ligne onduleuse et zigzagüe, le prédicateur se retrouve en chaire, portant un habit religieux croisilloné, la croix pectorale et, dans les mains, deux objets difficiles à définir; la chaire de vérité, ou le socle s'il devait s'agir d'une statue, est ornée d'une ellipse verticale inscrivant une croix latine aux branches élargies vers l'extérieur. Ce qu'on sait de l'histoire du Royaume de Congo autorise à croire qu'il n'y eut jamais qu'un seul prêtre noir, Don Henrique, propre fils du grand roi Afonso I, consacré, on l'a vu, évêque d'Utique en 1518. Aussi est-on en droit de supposer que la scène si curieuse de Mbafu représente, traduite dans la mentalité d'un chrétien indigène de la première moitié du XVI^e siècle, l'histoire de Don Henrique, depuis le début de sa vocation religieuse jusqu'à son intronisation comme évêque. Cette hypothèse prend plus de poids encore si l'on songe que

le site de Mbafu se trouve dans le Nsundi, pays d'origine d'Afonso qui en avait personnellement dirigé l'évangélisation.

Les quelques exemples que nous venons de citer de cet art rupestre si varié et si attachant montrent que, sous ses deux formes peinte et gravée, il faisait partie intégrante de la culture des Bakongo au moment où celle-ci atteignait son apogée, c'est-à-dire à l'époque où l'Ancien Royaume de Congo s'ouvrait à la civilisation européenne et chrétienne que lui apportèrent les hardis navigateurs portugais de la fin du XV^e et des débuts du XVI^e siècle. Cet art avait débuté plus tôt et s'est poursuivi après, mais avec des manifestations bien plus médiocres.

L'abondance de ses manifestations à proximité même de la frontière de l'Angola rend hautement probable son extension au-delà de celle-ci. Aussi sommes-nous convaincu qu'un jour ou l'autre nos éminents collègues et amis portugais en rapporteront une ample et riche moisson pour le plus grand profit des mondes scientifique et artistique.

ABSTRACT.

In 1957, the author traveled extensively in the Lower Congo collecting many evidence on the prehistoric and protohistoric sequences.

No culture older than the Sangoan was found. It is suggested that this may be due to the development of a forest landscape in Lower and Middle Pleistocene. The Sangoan is encountered on an old land surface cutting through deep lateritic soils. Later, that surface disappeared beneath an extensive blanket of light «limons». Stage I of the Lupembian culture is found at their base. On their top is seen a second land surface holding the last member of the forest sequence, the Tshitolian. The intervening stages are found only near the Stanley-Pool: stages II, III, IV of the Lupembian, followed by the Lupembo-Tshitolian. Then comes the Tshitolian followed, without any evolutive connexions, by the Leopoldian variation of the Congo Neolithic, most probably of sudanese origin.

No evidence was found as to the beginning of the iron age, but important discoveries were made of pottery, rock engravings and cave paintings related to the colonisation of the country, which was part of the Ancient Congo Realm, by the Portuguese in the XVth and XVIth centuries. Examples are given of christian themes found on engraved and painted rocks. It is suggested that more discoveries are to be made in Angola, on the other side of the Congo border.